Alain Vircondelet

L'enfance de Jean-Paul II

ARTÈGE POCHE

L’enfance de Jean-Paul II

Ouvrages d'Alain Vircondelet relatifs à Jean-Paul II

Jean-Paul II, Julliard, Paris, 1994

"*La rhétorique messianique de Jean-Paul II, flamboyance slave et conviction*" in *Figures du messie*, colloque de Cerisy-la-Salle, sous la direction de Claude Cohen-Boulakia, 1996

Jean-Paul II, naissance d'un destin, Autrement, Paris, 1998

Article "*Jean-Paul II*", in *Dictionnaire de l'histoire du christianisme*, Encyclopaedia Universalis/Albin Michel, Paris, 2000

L'Enfance de Jean-Paul II, Le Rocher, 2002

Jean-Paul II, la biographie, éditions First, Paris, 2004

Jean-Paul II, la vie de Karol Wojtyla, album, Flammarion, Paris, 2004

La Passion de Jean Paul II, Presses de la renaissance, Paris, 2005

Saint Jean-Paul II, Plon, Paris, 2011

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couple, des cris d'enfants, des surcroîts de vie qui vont animer la maison.

L'austérité qui règne dans la famille provient surtout du père, Karol Wojtyla, dont on donnera le même prénom au dernier-né. C'est de lui que le futur pape apprendra tout : il fut, dira-t-il, « celui qui m'a tout appris, la figure idéale du père ».

Il est originaire d'une commune proche de Cracovie, Czaniec, village qui fut par la suite englobé dans la communauté urbaine de Bielski-Biala. Son propre père s'installa ensuite à Lipnik, où il se plaça comme fermier puis comme tailleur. En 1879, sa femme, Anna Wojtyla, donna naissance à Karol mais elle mourut très tôt. Comme pour le futur pape, le père connaît une enfance douloureuse, enfouissant dans sa nuit la douleur de la mère morte. Son adolescence, pieuse et rigoureuse, se déroule sans événement notoire. Il se dirige vers une carrière militaire et devient lieutenant de l'armée polonaise jusqu'en 1927 où il prit sa retraite en tant que capitaine. En 1903, il rencontre Emilia. Là encore, légende ou réalité, on prétend qu'ils se rencontrèrent pour la première fois dans une église, devant l'autel de la Vierge. Chacun y faisait brûler un cierge. Comme dans les romans, leurs regards se croisèrent et ils surent qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Emilia pour qui la vie familiale était lourde se réjouit de se marier rapidement. La piété de son fiancé, sa grande exigence morale emportèrent son adhésion. Ils se marient donc à Cracovie mais rejoignent vite Wadowice où le jeune officier d'état-major a été attaché à l'intendance dans le 12^{e} régiment d'infanterie.

Leurs revenus sont modestes, mais quand on observe aujourd'hui le petit appartement aménagé en musée local, on peut voir le mobilier, les objets usuels, les bibelots et la vaisselle. Ce n'est pas la pauvreté des Soubirous à Lourdes, la misère du « cachot » où la ruine les avait jetés, mais un intérieur

petit-bourgeois, un peu étriqué, bien rangé, sans aucune œuvre d'art : le strict nécessaire. Les objets de piété ont bonne place, images pieuses, prie-Dieu, crucifix, vierges de plâtre et de porcelaine, livres saints et bénitier. Le père aime l'histoire, particulièrement celle de l'Empire austro-hongrois et de la Pologne, des livres trônent en bonne place sur de modestes étagères. L'appartement est composé de plusieurs pièces mais elles sont petites et peu éclairées par la lumière du jour. Pour y accéder, il faut traverser une cour sombre où se tient le plus souvent Emilia, « franchir une porte vermoulue », grimper « un escalier de pierre pour se retrouver au premier étage sur une galerie extérieure en fer. Une porte donne directement sur la cuisine que l'on traverse pour arriver aux deux pièces qui forment l'appartement. » La description qu'en fait ici Blazynski, qui est un proche du pape, n'est pas misérabiliste. L'intérieur des Wojtyla, s'il révèle leur milieu social, montre les centres d'intérêt qui les animèrent toujours : vie familiale unie, imitation de Nazareth, existence sous le regard constant de Dieu, fidélité aux sacrements et à la pratique religieuse. Les pièces communiquant toutes entre elles renforcent la promiscuité entre les membres de la famille, mais aucun n'en porte ombrage, respectueux de chacun. Il n'y a pas d'eau courante non plus, donc pas de salle de bains, il faut aller chercher l'eau à la fontaine ou au puits de la place du Marché, tâche que remplit complaisamment Edmund pour ne pas fatiguer sa mère. Comme toutes les fenêtres donnent sur la façade de l'église, le regard croise régulièrement la sentence qui est gravée sur le cadran solaire : « *Tempus fugit, æternitas manet.* » Une manière de rejeter l'ambition, la vanité, de se souvenir de sa condition.

Lorsque Emilia accouche, le 18 mai 1920, d'un garçon que

le couple nommera Karol, suivi du second prénom Josef en l'honneur de l'empereur de l'Autriche-Hongrie de 1848 à 1916 et de saint Joseph, modèle du père de famille, un autre Josef, Pilsudski, entre dans Varsovie au retour d'Ukraine. Le vainqueur de Kiev qui triompha des Russes est acclamé comme un héros, porté en triomphe jusqu'à l'église Saint-Alexandre où est célébré un *Te Deum*, accompagné d'un cortège d'étudiants jusqu'au palais du Belvédère.

La mise au monde de Karol est longue et difficile, elle épuise Emilia déjà très fragile mais l'enfant est en bonne santé et même robuste. Des actions de grâces sont aussitôt prononcées pour remercier Dieu de la venue d'un nouveau garçon. Emilia qui eut son premier fils quatorze ans auparavant retrouve une certaine vigueur, une énergie que ses maladies chroniques tarissaient régulièrement et surtout un meilleur moral. Elle voue à son dernier-né un amour sans mesure, et va se consacrer à lui avec passion.

Le baptême a lieu le 20 juin à l'église voisine Sainte-Marie. Un aumônier militaire, le père Zak, célèbre la cérémonie sacramentelle. Les cloches sonnent ce jour-là avec une allégresse redoublée. Un enfant, un fils de Dieu, va entrer dans la communauté des chrétiens. Les registres de la paroisse témoignent de cette journée : « *Anno Domini millesimo nongentesimo vicesimo hoc est 1920 die duodovicesima 18 mensis Maiis 5 natus sub Nro domus 2 et die 20 Junii eius. An. Ab Adm. Rndo Dno Francisco Zak secundum ritum Romanoi-Catholicum baptisatus est Carolus Josephus binom. religio. rom. Cath. Sexus masculini, torus legitimi Pater – Wojtyla Carolus officialis milit. fil. Mathiae et Anne Przeczka Mater – Kaczorowska Aemilia fil. Felicis et Mariae Schol. Patrini Josephus Kuczmierczyk, Martia Wiadrowska ux. Leonis.* »

Emilia se remet lentement de ses couches. Elle ne sort guère,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

viennent de cette force originelle, de ce lien fondamental que son père sut tisser pour lui et qui lui apporte la conviction d'être une maille, un fil, de la nation polonaise.

Les pèlerinages à Kalwaria Zebrzydowska sont aussi une manière d'entretenir ce lien, de le tendre davantage encore. Son père l'y conduit régulièrement et c'est dans cette familiarité mystique, dans cette proximité populaire que Lolek se forge une foi, une pratique où subsisteront toujours des traces de piété naïve et émotive qu'il mettra au même plan que sa pratique philosophique. C'est dans cette dualité en apparence contradictoire mais en fait unificatrice que sa foi va se construire et se vivre.

Après la mort d'Emilia, son comportement psychologique évolue notablement. Il a perdu cette jovialité et cette fougue et il manifeste une certaine mélancolie. Son institutrice admet qu'à cette époque, en 1929-1930, s'il aime à rendre service aux autres, s'il communique avec eux, il préfère cependant se plonger dans l'étude et l'oraison. Il tient ce caractère méthodique et studieux de ce temps douloureux où, secrètement, il confie sa souffrance intérieure à la Vierge Marie. Il lui a fait don de lui-même sûrement à Kalwaria lorsque son père, le lendemain même de l'enterrement de sa mère, emmena ses deux garçons en pèlerinage au sanctuaire marial. On le voit moins sur les terrains de jeux, avec ses camarades, il est moins joueur et enjoué, une gravité l'a mûri en quelques mois.

Sur ta tombe blanche, écrira-t-il plus tard,

Depuis des années, close
Quelque chose semble s'élever :
Aussi inexplicable que la mort
Sur ta tombe blanche,

Mère, mon amour sans vie…

Quand il sombre dans ses accès de tristesse, son frère lui vient en aide et tente de le sortir de sa douleur. Lolek lui porte une affection sans mesure. Il ne le voit guère depuis qu'Edmund est parti à Cracovie étudier la médecine mais, lorsqu'il revient à Wadowice, ce sont toujours des jours de fête et de joie familiale qu'il affectionne particulièrement. Edmund est tout le contraire de son frère cadet : il est très démonstratif, entreprenant et séducteur. Sportif, il initie Lolek au football et s'amuse à entraîner son frère et ses camarades sur les terrains autour de la ville. Lolek l'appelle Mundek et il représente à ses yeux celui qui veille sur lui et le protège. Mundek a une force de caractère, un esprit très fort qui en impose à la personnalité de Lolek, tout juste en train de se former. L'été ou dans les journées d'arrière-saison, il l'emmène se promener en montagne, et c'est là que Lolek apprendra à se ressourcer. Devenu pape, Jean-Paul II continuera à skier et à pratiquer de longues marches dans les Dolomites. Edmund va aussi avec lui se baigner dans la Skawa et ce sont des moments intenses de bonheur que Lolek éprouve et qui le dérident. Il retrouve sa joie de vivre et cette force vitale qui ne l'ont jamais abandonné mais qui avaient été comme endolories par la disparition de sa mère.

À la rentrée de 1930, Lolek entre au lycée de garçons Marcin Wadowita de Wadowice. Clin d'œil du destin ? L'établissement se trouve rue Mickiewicz, le grand poète national. Lolek connaît ses œuvres depuis que son père lui récite tous les soirs prières et grandes odes lyriques nationalistes. Son oreille, très tôt, est formée à la rime, à la scansion, au rythme, aux mystères de la métaphore, et il peut alors déclamer des vers entiers du grand poète polonais à la grande joie de ses maîtres.

De cette période, Lolek se souvient surtout de la grande austérité qui règne à la maison. Elle est instaurée par son père qui ne cesse de prier, selon ses dires, et vit son deuil sombrement. Entre le père et le fils s'installe un mode de vie particulier, d'où les femmes sont absentes. Seule trône, invisible et infiniment présente, la Vierge Marie, que tous les deux révèrent. Lentement se précise une manière de vivre presque monacale, une façon d'être, de penser, de sentir les choses et les êtres qui s'imprime dans le caractère de Lolek.

Pourtant, en 1930, le témoignage d'un prêtre, fraîchement arrivé à Wadowice, le père Kazimierz Figlewicz, et qui enseigne le catéchisme au lycée, déclare qu'il est « un garçon plein de vie, très doué ». La rencontre avec ce jeune prêtre est déterminante dans la vocation du futur Jean-Paul II. Très vite, une grande intimité s'établit entre l'enfant et celui qu'il va prendre comme confesseur et qui lui enseignera les dogmes de l'Église.

Sa pratique religieuse est alors intense. Il sert la messe, initie les autres enfants de chœur aux gestes de leur fonction, et le père Zacher, qui est le curé de sa paroisse, lui demande régulièrement de l'assister deux à trois fois par jour pour ses messes. Il n'empêche que son caractère s'est assombri et s'il apparaît à tous serviable et actif, il ne parvient pas toujours à cacher à ses maîtres sa mélancolie, peut-être même un comportement dépressif.

Sur les différents clichés que le Vatican a mis à la disposition du monde, les seuls que Karol Wojtyla ait pu conserver, on peut observer le visage ardent de l'enfant de onze ans. Des yeux quelque peu enfoncés dans leurs orbites, un regard grave, presque inquiet, animé d'une brûlure secrète, d'une sorte de hâte et de tension, un regard, comme il le dira plus tard dans ses poèmes, qui veut « atteindre ». Atteindre quelle lumière, quelle certitude, quelle connaissance ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de cette manière de faire. Karol Wojtyla aura donné à ses paroissiens de Cracovie l'impression vécue d'avoir été sensible à leurs problèmes, de les avoir écoutés avec confiance et patience. Cette exigence de l'écoute est à ses yeux le primat de toute confession. Sans elle, il n'y a pas de lien possible entre le prêtre et celui qui se confie à lui, donnant ainsi au mot même de religion tout son sens étymologique qui est de *relier*.

Au lycée, Karol apparaît comme un garçon un peu étrange dont la discrétion et la piété le font, malgré l'amitié et la sympathie qu'il exerce, étranger auprès des autres. Le « capitaine » aurait pu le confier à une des deux institutions religieuses de Wadowice mais sa qualité de militaire en retraite lui donne l'avantage d'obtenir une bourse qui correspond à la moitié des frais de scolarité. Karol veut pour cela honorer cette dette à l'égard de l'État en étant un des meilleurs élèves du lycée et en ne se faisant pas remarquer par une quelconque histoire. Il refuse ainsi de se bagarrer, et jamais on ne le voit dans la cour de récréation en train de se battre violemment. Pas davantage, il ne se livre au copiage ou prête ses copies à ses camarades. Toute tricherie lui est insupportable et la seule fois où il fait en sorte que son camarade puisse lire par-dessus son épaule sa copie d'algèbre, il est repéré et en éprouve une telle honte qu'il jure devant l'autel de Marie qu'il ne recommencera plus !

Cette réserve naturelle ne lui retire pas cependant la sympathie qu'il exerce auprès de tous, camarades et professeurs. Ses maîtres sont émerveillés devant son savoir et sa rigueur. À la fin de la première année de lycée, son livret scolaire note : « Grande maîtrise de lui-même, des capacités et universalité de ses dons. »

C'est dans les grandes randonnées en groupe que Karol se fait aimer. Il est particulièrement à l'aise en montagne, dans les veillées à la belle étoile, autour d'un feu de camp, chantant et

déclamant des vers nationalistes, exaltant le génie de la Pologne. Les monts Beskides révèlent en lui le vrai sens de la solitude et de la contemplation. Peu à peu, il s'ouvre à la vie mystique, aux secrets des nuits de l'âme, à ces rencontres spirituelles que la nature provoque et inspire, à ces heures de silence sous la voûte céleste.

À la différence de son père qui semble être de nature fragile et maladive, il est robuste et retrouve, plus d'un an après la mort d'Edmund, une joie et une force de vivre très grandes. La rigueur à laquelle l'oblige son père, il l'accepte avec docilité comme s'il savait déjà que les plus grandes choses s'obtiennent toujours par l'obéissance à ses maîtres, par une rigueur et une fidélité à ses aînés.

Le soir, son père l'initie à l'allemand, langue qu'il parlera couramment. Karol fait des progrès très rapidement et, à quatorze ans, se met à lire… Kant dans le texte. Cette existence qui semble exemplaire et sans problème cache cependant un grand désarroi et des manques inévitables. L'affection et la présence d'une femme au foyer font gravement défaut et, si Karol s'adonne à l'étude et aux activités extra-scolaires avec tant d'assiduité et d'enthousiasme, c'est bien pour combler la solitude de sa vie et l'aridité de ses soirées. « Nazareth » se vit ici avec une mère invisible et il manque à Karol, le soir, le baiser d'Emilia, la douceur d'une vraie famille. Son activisme s'explique par là, dans ce vide laissé par sa mère, dans cette pauvreté affective que sa nature sensuelle et avide ne parvient pas à assouvir. Car ce qui prédomine psychologiquement chez Karol Wojtyla, c'est un tempérament très fort et très charnel, une puissance vitale très grande et une violence intérieure qui sont à la mesure de sa foi et de sa ferveur. C'est dans cette nature excessive que seule la raison peut contrôler et maîtriser, qu'il faut comprendre son succès auprès des foules, la foi qu'il sait

transmettre. C’est parce qu’il est un homme de chair et de sang, qu’il a pu aussi bien communiquer avec les fidèles du monde entier.

C’est pour cela encore qu’à quatorze ans, il découvre le théâtre qui fera naître en lui une passion qu’il gardera toute sa vie en l’élargissant à la religion. Comme si de la scène à la Cène, il n’y avait qu’un pas qu’il franchirait très vite…

Depuis des années déjà, il s’est familiarisé avec la magie du verbe, l’art dramatique le fascine pour ce qu’il peut véhiculer d’ardeur et de rêve, et l’impact que l’acteur peut avoir sur son public, son art de communiquer sont pour lui comme des outils magiques auxquels il s’est essayé au cours de petites représentations théâtrales qu’il donne chez son ami, le fils du chef de garde, Zbigniew Silkowski. Il aime alors lire à haute voix des poèmes des poètes épiques de la Pologne millénaire, entre des concerts de musique de chambre, il déclame des vers nationalistes qui prédisent que la Pologne sera le fer de lance de la résurrection européenne, qu’elle annonce des jours meilleurs pour l’humanité entière. Il connaît par cœur les chants de Slowacki, les doux poèmes de Norwid, et l’allure tonitruante de Mickiewicz dont il saura retrouver plus tard les mêmes accents qui enthousiasmeront les gens de la mer de Gdynia, les mineurs de Silésie, les ouvriers de Gdansk.

Depuis longtemps déjà, il s’est fait apprécier pour ses histoires qu’il raconte avec humour et malice, pour ses petits spectacles qu’il monte en fin d’année, pour la remise des prix. Pour ces occasions exceptionnelles, il entend non seulement jouer à l’acteur mais il est encore le costumier, le metteur en scène. Très tôt il affirme ce goût pour l’esprit de groupe mais aussi pour en être le chef, l’organisateur exemplaire. Il pousse le scrupule jusqu’à apprendre le rôle des autres comédiens au cas où l’un d’entre eux ferait défaut le jour de la représentation…

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers les autres, nous embrassant tous en un passé plus ancien qu'aucun de nous :

C'est de ce passé – quand je pense : patrie – que j'émerge pour l'enfermer en moi tel un trésor.

Sans cesse je me demande comment le multiplier, comment élargir l'espace qu'il emplit. »

Mais pour Karol, être l'ami des juifs est encore un signe de la divine Providence. Tout se passe comme si des épreuves lui étaient données pour affirmer davantage sa foi. Très tôt, il a admis que la religion qui est la sienne est celle de l'Alliance, qu'elle est lien entre les hommes, arche et barque qui sauve tous les hommes. Être ainsi l'ami des « frères aînés », c'est « ouvrir, comme il l'écrira, toujours plus grand l'espace ». Car il s'agit d'ouvrir le monde, de l'élargir aux dimensions de l'univers, de ne pas se restreindre à ses uniques certitudes, mais d'écouter aussi celles des autres :

Brise ! Ouvre (les phrases doivent être denses,
Ont un caractère d'urgence, pas de belles strophes).
Brise ! Ouvre !
Un œil au-dessus de moi : rayons du cœur,
Un œil plus haut que la poutre transversale,
Si haut que je ne saurais l'atteindre.

Les adieux à Ginka, tristes, sont donc une des leçons de vie que Karol assimile et accepte. Il déplore le départ de son amie, il sait que les années heureuses s'enfuient irrémédiablement, mais en même temps il sait que ce départ est une étape de plus dans cette connaissance. Tout cela est confusément ressenti, Karol est encore adolescent et il ne conceptualise pas comme il le fera quelques années plus tard en écrivant une poésie très intellectuelle, mais il en devine les signes obscurs et profonds.

La guerre d'Espagne fait rage et, en 1936, Karol, âgé de seize ans, intervient au lycée de manière ferme. Les débats font rage entre les garçons du secondaire et il y prend part avec ardeur. Il affirme sans hésiter que l'« antisémitisme est antichrétien ». Il ne craint pas de le proclamer devant les jeunes militants du parti extrémiste ND qui sont prêts à en découdre même physiquement. Mais Karol ne veut pas se battre avec ses poings, il enrage cependant quand il voit la montée sourde des haines et des violences et trouve consolation et force auprès de sa « mère », « Reine de Pologne, Vierge de Jasna Gora ». Il la supplie intérieurement : « Sois la Mère et l'éducatrice. Ne te laisse pas décourager par nos faiblesses. »

À cette époque, il suit toujours les cours de Kotlarczyck dont il est presque devenu l'assistant. Il lit avec ferveur Slowacki dont il admire la rythmique si fortement scandée, la langue qui appelle le geste, comme dans les grandes épopées bibliques. Il récite par cœur les versets larges et prophétiques du grand poème intitulé *Le Pape slave* dont il ne mesure pas encore la portée providentielle.

Au sein des discordes, Dieu fait retentir l'énorme bourdon :
C'est à un pape slave qu'il ouvre l'accès au trône des trônes.
Celui-là ne fuira pas devant l'épée comme cet Italien !
Celui-là, hardi comme Dieu, affrontera en face l'épée !
– C'est le monde qui est poussière ! –
Les foules s'enfleront et le suivront vers la lumière que Dieu habite !
Il débarrassera les plaies du monde de leur sanie et de toute vermine,
Il nettoiera le sanctuaire des églises et balaiera le seuil.
Il révélera Dieu aussi clair que le jour.
Il en faut de la force pour restituer à Dieu un monde qui est sien.

Voici donc qu'il arrive, le pape slave, le frère des peuples !

C'est fort de ces certitudes intérieures que Karol avance dans cette Pologne qu'il voit, chaque jour davantage, envahie par la haine et la discorde. À Varsovie, les exactions perpétrées contre les juifs s'intensifient. On ne compte plus les magasins détériorés, saccagés, pillés. Marcher dans les rues devient pour eux dangereux. Wadowice n'est pas épargné, et Karol observe, avec stupeur, l'attitude des catholiques polonais à l'égard de leurs frères juifs. Une manifestation antijuive, organisée par l'Organisation nationale radicale, particulièrement violente, a semé la peur et le désarroi dans la petite communauté juive. Les magasins, les cabinets d'avocats, de médecins sont frappés d'interdiction. La population non juive est sommée de ne fréquenter aucun juif, les magasins sont signalés à la vindicte populaire, et la plupart sont saccagés. Karol se souvient du lendemain de cette manifestation et de la colère froide et courageuse de son professeur d'histoire. Il réunit toute la classe et solennellement fait cette déclaration : « J'espère n'avoir pas à compter un seul de mes élèves parmi les casseurs de cette nuit… Je vous parle non pas tant comme professeur d'histoire mais comme Polonais. Tout ce qui vient de se passer n'a rien à voir avec la tradition de notre pays. »

Puis, il ouvre un livre et lit ce passage qu'il a déjà repéré : « En 1848, Adam Mickiewicz prépara une sorte de manifeste politique, destiné à inspirer la constitution des futurs États slaves indépendants. Il a écrit entre autres : "[…] dans la nation, chacun est citoyen. Tous les citoyens sont égaux face à la loi et face à l'administration…" Reprenant son discours, il ajoute : "À Israël, c'est-à-dire au juif… au juif, notre frère aîné, [nous devons] aide et assistance sur sa route vers le bien et le bien-être éternel et l'égalité des droits dans toutes les questions." » Karol

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Un sourire cordial et séducteur, […] un visage large, plus arrondi qu'ovale, des cheveux copieux et blonds, coupés à ras le cou (plutôt coupés à la maison que chez un coiffeur) […] yeux bleu-gris, […] regard sérieux et rêveur qui reflétait cependant une joie de vivre. »

Sa rusticité d'une certaine manière tranche avec le côté raffiné et élitiste qui règne à Cracovie. Ville de tradition intellectuelle, elle accueille des artistes, des poètes et des étudiants qui font le génie de la Pologne, mais Karol ne s'y sent pas du tout mal à l'aise. Au contraire, il évolue dans la ville avec bonheur. Il amuse ses nouveaux amis par son enthousiasme et tous l'ont accepté. C'est que Karol est d'une très grande sociabilité, il a certes gardé, comme à Wadowice, son intransigeance envers tout ce qui pourrait paraître blasphématoire ou immoral, sa piété est toujours aussi forte et solide, ses camarades connaissent sa ferveur et ses escapades dans les églises de Cracovie, mais il aime participer aux réunions entre étudiants, la mixité ne lui déplaît pas, il ne dédaigne pas plaisanter et souvent apparaît comme l'animateur le plus écouté et le plus séduisant de son groupe.

Cela ne l'empêche pas toutefois d'être le fidèle pèlerin du sanctuaire de Jasna Gora, le haut lieu du culte marial polonais. Il ne manquera jamais, les fins de semaine, d'assister aux angélus et aux veillées mariales qui y sont rituellement célébrés, vivant ce rendez-vous hebdomadaire comme une tendre visite à sa « mère du ciel ». Lorsqu'il reviendra en Pologne au cours de ses triomphales tournées pontificales, il retournera fidèlement à Jasna Gora. L'acte n'est pas innocent. Y revenir, c'est bien sûr rappeler aux Polonais la protection millénaire de Marie sur eux, mais c'est aussi un acte intime, une autre manière de revenir à Emilia, la mère défunte, de se souvenir de son enfance.

Lorsqu'il deviendra évêque de Cracovie, Karol Wojtyla

instaurera l'« appel de Jasna Gora » : à neuf heures du soir, une prière sera prononcée dans le sanctuaire, que devront relayer tous les catholiques de Pologne, à la même heure, afin de « ceinturer » le pays communiste d'une auréole de prières. L'idée vient de lui, et elle n'étonne pas : elle a ce caractère poétique et prophétique qu'il aime bien et qui est dans sa nature slave. Ainsi, en 1987, alors que la Pologne est encore sous le joug communiste, il se rendra à Jasna Gora et déclarera : « Marie, Reine de la Pologne, je suis proche de toi, je me souviens de toi, je veille. » Tous les jours, depuis de nombreuses années, depuis la préparation au millénaire du baptême de la Pologne, résonne cet appel de Jasna Gora. Des lèvres humaines – et des cœurs humains –, le répètent aux différents lieux de la patrie. Même au-dehors de ses frontières. Même à Rome, au Vatican.

« Ce soir, dit-il, les lèvres des pèlerins ici présents, avant tous ceux de cette ville et de tout le diocèse de Czestochowa, de l'archidiocèse de Wroclaw et de Poznan, et certainement aussi de beaucoup d'autres, le répètent de manière particulière.

Ces jours-ci, nous disons : "Je suis proche de toi", et nous désirons dire : "Sois avec nous." Cet appel est pour nous – et pour toi. Sois avec nous, veille près de nous comme une mère veille près de ses fils, et même lorsqu'ils grandissent, elle ne cesse de veiller. »

De Kalwaria à Jasna Gora, Karol retrouve les siens. Cette Sainte Famille dont il garde la présence invisible en lui et qui le suit constamment. Il vit avec cette famille spirituelle de manière très discrète, il ne fait jamais étalage des grâces dont il estime être doté, mais il sait qu'il tient sa force de cette secrète union : elle le soutient, elle le porte, elle le veille.

Cette première année à Cracovie, Karol la vit comme une initiation, un apprentissage stimulant et créatif. « Consumé »,

selon ses propres mots, de littérature romantique et patriotique, il suit avec passion les cours de philologie polonaise, s'attachant à les réussir brillamment, concevant cette étude comme un devoir patriotique. Les lectures qu'il avait faites à Wadowice de Slowacki, de Michiewicz, de Norwid et Sienkiewicz, prix Nobel de littérature en 1905, lui ont donné des fondations très fortes. Il les étudie à présent dans le secret parcours de leurs mots, dans les flux lexicaux qui les ont parcourus. Ce travail de sourcier, cette découverte des irrigations souterraines, ce réseau d'affluents qui ont permis à la langue polonaise de se dire éveillent en lui d'insoupçonnées méditations qu'il va plus tard rapporter dans ses poèmes. Les thèmes de l'arbre, des racines, des sources invisibles qui vivifient cependant le visible lui rappellent l'obscur travail de Dieu auprès des hommes. C'est pourquoi d'ailleurs il ne provoque pas sa vocation. Il sait qu'elle lui sera un jour annoncée comme l'ange visita Marie pour lui apprendre la naissance d'un fils, « sauveur du monde ».

Les vêtements que lui confectionne son père ne sont guère distingués et peuvent paraître un peu déplacés dans une ville aussi élégante que Cracovie. Mais Karol ne s'en préoccupe pas et fréquente tout aussi assidûment que ses camarades issus de milieux plus huppés les terrasses des brasseries sur la grande place. Son enthousiasme et la richesse de sa conversation fascinent ses amis et sa tenue modeste est alors vite oubliée. Au contraire elle finirait presque par lui donner un genre et un certain charme.

Il entre très vite dans des cercles de poésie, lit les poètes contemporains et ceux qui s'essaient à la rime. Lors de ces séances, il est toujours disposé à lire les derniers poèmes parus, devant une assistance très acquise. Il met alors à contribution ce fameux talent de comédien qu'il a manifesté chez Kotlarczyk. Il aime user de sa voix, forte et nuancée, la faire vibrer, et captiver

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’on y fait cours, les Szkocki ont disposé les jeunes étudiants en rond, faisant ainsi croire à une petite fête.

Karol, autrefois si libre, redoute à présent de marcher dans les rues de Cracovie, et pour éviter les rafles éventuelles ou des contrôles dangereux, il reste à la maison auprès de son père, lisant sans relâche et apprenant le français. Il a le don des langues et les apprend avec une facilité stupéfiante. Rigoureux et méthodique, il se donne des buts, des perspectives afin de s’épargner l’ennui et l’angoisse. Fataliste d’une certaine manière, il s’en remet à Dieu, qui, dit-il, choisit et décide pour lui.

La nuit, dans l’entresol faiblement éclairé, il entend les rondes de police, les pas des Allemands, et quelquefois des coups de pistolet, des exécutions sommaires sans doute qui déchirent la nuit. Des trains passent, tout près, en sifflant.

La petite pension de lieutenant de son père ne suffit plus guère à leur existence. Le marché noir est partout, et il faut davantage d’argent. Karol trouve un petit emploi pour arrondir ses fins de semaine. Il est quelques heures par jour coursier pour un restaurant. En plus de son misérable salaire, le patron lui donne quelquefois des restes de nourriture, des morceaux de pain. Les difficultés de sa nouvelle vie provoquent en lui un choc émotionnel et psychologique si fort qu’il acquiert une énergie redoublée, une violence qui le soutient. Les lectures de l’Ancien Testament le galvanisent, la foi absolue des juifs d’Égypte lui ordonne d’espérer.

Il puise dans cette guerre une théologie messianique, inspirée et lyrique qui fera de ses paroissiens des acteurs d’une scénographie rituelle et sacrée. La plupart d’entre eux y retrouveront leur esprit d’enfance, leur crainte ancestrale du Mal dont ils seront eux-mêmes les farouches combattants. Leur piété

aime cette expression charnelle et sentimentale de la religion et dans les périodes de guerre et de tension, les Polonais retrouvent toujours le chemin des églises. Karol Wojtyla le sait bien et ne manquera jamais d'encourager, face au nazisme comme au communisme, cette tendance presque naturelle, intuitive, de la foi polonaise.

L'occupation nazie exacerbe un néo-romantisme catholique dont on trouve la trace en Europe, au début du XIX^{e} siècle, chez Manzoni ou chez Lamartine par exemple. Une certaine naïveté affirme son courage et son espérance. Jamais, pendant ces années de plomb, il ne cédera à la panique et à l'angoisse. Cette absence de peur est si visible qu'aucun nazi justement n'ose s'y confronter. Mais il faut dire que durant cette période, la foi de Karol ne parvient pas à avoir une vision juste et réaliste de la situation. Son espérance est totale et on la retrouve, intacte, dans les années 2000 où il martèle, en face des pires conflits que le monde ait connus, des solutions dont l'application apparaît irréaliste à un monde déchristianisé. Mais cette ténacité peut en définitive se révéler rentable, par la fidélité à ses propres valeurs, par l'échec de toutes les autres solutions politiques. Ainsi Jean-Paul II, qui sera un acteur majeur de l'effondrement du communisme, ne cesse de rappeler la valeur indispensable de l'espérance chrétienne pour l'avenir du monde. En face de ce qu'il appellera « une dérive humaine incontrôlable », il préconise la prière. Il ne dira jamais rien d'autre dans sa jeunesse assiégée, pendant la glaciation communiste. Il croit au pouvoir de la prière comme seule possibilité de « changer le cœur des hommes, des plus obstinés d'entre eux également ».

De même, pendant l'hiver 1939, correspondant toujours avec Kodarczyk, il déclare abruptement et en pleine défaite : « Je crois que notre libération nous attend à la porte du Christ. Je

vois une Pologne athénienne, – mais plus parfaite qu'Athènes, grâce à l'immensité de la chrétienté. »

La mainmise nazie sur l'ensemble du pays s'accomplit cependant à une vitesse foudroyante. Cracovie, qui est la capitale administrative du nouvel « état », est particulièrement sous le regard des nouveaux chefs. La vie culturelle, si intense autrefois, est totalement éradiquée. Les Polonais sont traités en sous-hommes ; théâtres, salles de concert, bibliothèques sont fermés. Une sorte de ghetto moral, spirituel et intellectuel est créé. Les églises, une à une, sont, elles aussi, fermées au culte. Les Allemands ont très vite compris qu'elles peuvent devenir des foyers de résistance. Face au paganisme barbare des nazis, le catholicisme est considéré comme une religion dangereuse et subversive. Plus que jamais, Karol voit dans la Bible des analogies entre la condition des juifs et des Polonais. Les psaumes deviennent ainsi des chants d'espérance et de résistance.

La lecture de la Bible épique comme celle des grands poètes romantiques ravivent toujours plus sa certitude et son obstination. « Chanter l'histoire avec les mots de notre langue, comme un étendard », écrira-t-il plus tard, sous le joug communiste.

Pas de défi imprudent cependant ni d'arrogance, mais pas de servilité ni de compromission. Karol vit cette occupation en stratège et en naïf. Cette attitude, ferme et solitaire, lui donne de tout traverser, périls et pièges, sans perdre sa liberté.

La santé du « capitaine » se dégrade chaque jour davantage. Il ne sort plus guère et passe son temps à ruminer le temps, à craindre aussi pour son fils. Karol fait en sorte de ne pas rentrer trop tard pour ne pas inquiéter son père mais il ne diminue pas pour autant toutes ses activités. C'est à ce prix de « présence » dans la ville, dans cet état constant de vigile qu'il fait « sa »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aller à la moindre permissivité, car cela nous conduirait tout droit à piétiner les droits de l'homme. Nous en viendrions à nier des valeurs fondamentales non seulement pour la vie des personnes ou des familles, mais pour la société elle-même. N'est-ce pas une atroce vérité qu'évoque l'expression cruelle : "Une civilisation de la mort" ? »

Dès son adolescence, Karol Wojtyla a vécu cet élan du cœur et du corps dans la responsabilité. « Aspirer à l'amour beau », telle est la devise qu'il veut tenir à lui-même.

C'est pourquoi il croit beaucoup à l'apport des maîtres et des aînés. Les rencontres qu'il a faites ne sont pas le fait d'un pur hasard, il les suscite et les entretient, elles s'inscrivent, selon lui, dans un chemin qui a un sens providentiel, quelque chose comme la participation de Dieu sur sa route. Comment, dès lors qu'il porte en lui cette certitude, manquer, trahir un tel destin ?

À un de ses biographes qui avait insinué qu'il aurait péché durant cette période, et qu'il aurait « retrouvé la grâce après la confession », le pape Jean-Paul II, fort irrité, écrivit à l'auteur et lui dit : « Qui vous a fait penser que j'ai commis des péchés graves pendant ma jeunesse ? Ce n'est jamais arrivé. »

Affirmer haut et fort et avec une telle véhémence cette chasteté déjà assumée est d'une très haute signification : le pape est intransigeant sur cette question ; douter de cette chasteté, c'est lui nier son devoir de responsabilité. Durant toute son existence, il pensera que le travail, la prière sont les deux grandes forces de la vie, aptes à lutter contre les égarements du corps et à laisser libre le champ ouvert à Dieu. Pour Karol, entre l'amour de Dieu et l'amour charnel pour une femme, le choix est aussitôt résolu. Se donner à Dieu, c'est, comme il le dit, « entrer dans la seule espérance qui ne nous décevra jamais ».

La réverbération des grands mystiques qu'il lit attentivement

alors, grâce à l'influence de Tyranowski, contribue à intensifier cette relation privilégiée avec Dieu. La leçon de la pierre fendue par la scie électrique dont il vérifie chaque jour la portée, aux chantiers de la Solvay, lui rappelle les explosions de l'amour. Il apprend qu'il y a des déchirures aussi fortes que celles qui brisent la pierre et qui échancrent soudain l'âme, l'entraînent là où il ne sait rien : « De nouveau, le courant électrique scie l'épaisseur des parois », écrit-il dans *La Carrière*, et dans cette fente peut surgir l'amour. On prétend alors qu'il est amoureux d'une jeune apprentie comédienne de la troupe du Théâtre de la Parole. On n'en saura jamais rien, tant est enfouie cette histoire dans les souterrains d'une vie qu'il ne veut pas ou ne peut voir affleurer. « Le centre, c'est Lui », répète-t-il incessamment.

La vie continue, durant l'année 1941, avec la même régularité de forçat, les mêmes privations, les mêmes souffrances endurées dans le froid et la faim. Mais il tient absolument à faire face, non pas à défier mais à tenir comme la seule exigence à laquelle l'oblige sa dignité humaine. Ne jamais paraître défait, abandonné devant l'ennemi. Aussi ne cherche-t-il pas à plaire aux Allemands ou à les flatter ou bien encore à profiter de son statut d'étudiant et d'intellectuel en méprisant les autres ouvriers. Il veut alors rester lui-même, devant ses camarades, il fait sa prière et se signe avant d'entamer son repas, il ne cache pas son chapelet dans sa poche, et échange ses tickets de vodka (ancien président du Club des abstinents oblige !) contre des tickets de viande. Il ramène ainsi chez lui quelque nourriture qu'il mitonne pour son père.

Sa gentillesse naturelle, son autorité malgré ses vingt ans lui valent d'être apprécié de tous ses camarades de travail y compris d'Irka, la fille d'un des directeurs de la Solvay qui n'a d'yeux que pour lui et le guette tandis qu'elle-même travaille à l'usine.

Mais Karol feint de ne rien voir, refusant de se laisser tenter : « Ne jamais manquer de vision », écrit-il !

Cependant la grave dépression de son père, l'abandon presque volontaire de ses forces le précipitent rapidement vers sa fin. Karol voit très rapidement le vieux « capitaine » décliner chaque jour davantage et ne sait plus quoi faire pour lui redonner de l'appétit et de l'énergie. Depuis les fêtes de Noël 1940, il ne peut que constater l'imminente issue.

C'est le 18 février 1941. Il fait un froid terrible qui pétrifie la ville. Personne dans les rues, des Allemands traversent en camion, en Jeep, les avenues, les carillons des églises sont muets depuis des mois. Comme il le fait souvent, Karol, en quittant son travail, se rend chez les parents de son ami Kydrinski qui lui offrent un repas chaud ; délicate attention, Mme Kydrinski a préparé un plat à emporter pour son père. Après avoir dîné, Karol rentre chez lui, Maria Kydrinski, la sœur de son ami, l'accompagne. L'appartement est froid quand ils y entrent et, tandis que Maria dépose ses paquets sur la table de la cuisine, Karol se précipite dans la chambre pour y voir son père. Il le trouve mort dans son lit. Le choc est immense.

La grande maîtrise de Karol ne résiste pas à cette nouvelle perte. Pour la première fois de sa courte vie, il se sent définitivement orphelin, et abandonné. Toute la nuit, il veille son père ; Juliusz l'a rejoint et tous deux prient. Mais Karol connaît comme une nuit de l'âme, celle prévue par saint Jean de la Croix, ce temps où Dieu se voile la face, et laisse les hommes tout seuls, comme pour les éprouver davantage encore avant qu'il ne revienne dans sa lumière.

Karol est très entamé par cette mort et mesure au chevet de son père mort toute l'importance qu'il a revêtue pour lui. Il se culpabilise de n'avoir pu recueillir son dernier souffle comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TROISIÈME PARTIE
Vers la prêtrise

Une fois sa décision prise, formulée enfin dans un aveu qui ne sera jamais connu de quiconque et qui appartient au secret de son confesseur, Karol Wojtyla est libéré d'un poids infini. Il a laissé derrière lui ses tentations de comédien, de metteur en scène, d'auteur dramatique. « Hors de Toi je ne puis être », écrira-t-il, pour exprimer l'inévitable lien qui l'attache à Dieu. « Aller seulement dans le sens du torrent, sans arrêt, sans résistance »…

Il ne doute pas cependant que tout ce qu'il a acquis durant ces années servira de terreau à son sacerdoce, aussi bien cet art de la parole et cette compréhension intime des êtres, cette manière si singulière qu'il a d'écouter les autres et de les comprendre sans les juger. Il est heureux d'avoir prononcé son *fiat* dans la cathédrale du Wawel, dans ce haut lieu de l'histoire polonaise où dorment les rois qui ont fait son histoire et les poètes aussi. « Le monument sans égal », comme il le nommera, relie Karol à toute l'histoire de sa patrie, avec « tous les grands esprits qui guident la nation depuis des siècles ».

Il se souvient avec émotion de cette journée de printemps 1942, le 24 précisément, où il s'est rendu en pèlerinage à Czestochowa, avec un petit groupe toléré par les Allemands. Il a prié avec ses amis devant la face voilée de l'icône, sous le regard ironique des occupants, mais cette promiscuité du bien et du mal l'a réconforté dans son combat, l'a assuré dans sa détermination. Il se souvient du vœu qu'il fit alors de servir Marie, d'aider à la restauration du bien, et peut-être ce vœu a-t-il tracé la dernière ligne droite vers la décision du sacerdoce.

Dès le lendemain de sa rencontre, à la demande du père Figlewicz, il se rend au palais de l'archevêché de Cracovie où réside Mgr Sapieha. La question que le prélat avait posée à son professeur de religion, autrefois à Wadowice, et le regret qui s'en était suivi, prennent soudain tout leur sens. Ainsi Mgr

Sapieha avait vu juste et avait discerné chez le jeune homme qui lisait si bien son discours de bienvenue une force peu commune, une grâce qui émanait de lui, mystérieusement. Il sonne à la lourde porte du palais, et demande à rencontrer le recteur du séminaire, le père Piwowarczyk, qui le reçoit et après un bref entretien l'accepte. La marge de manœuvre de Mgr Sapieha est très étroite. Les autorités allemandes interdisent tout enseignement religieux et, devant les ruses déployées par le prélat, ils interdisent que de nouveaux séminaristes soient accueillis et formés. L'archevêque a l'esprit de résistance et, à l'exemple du Christ, décide de braver la loi et de ruser avec le mal pour que triomphe la lumière. Le séminaire sera donc clandestin et un enseignement sera dispensé aux jeunes hommes par des professeurs qui les recevront chez eux.

Karol continue son travail à l'usine de Borek Falecki comme si de rien n'était. Il surveille les machines, la nuit, profite du silence et de la solitude pour lire et étudier, se rend même aux réunions de théâtre organisées par Kodarczyk. Sa vie ne semble pas changée, il ne veut surtout pas donner l'éveil à quiconque, se fait le plus neutre possible. Kodarczyk, mis au courant cependant de sa décision, tente de l'en dissuader. Il lui dit qu'il est fait pour être comédien, que ce talent ne peut être soudain étouffé et abandonné, que les hommes ont besoin d'entendre sa voix, lumineuse et forte, pour croire. Toute la troupe est mise peu à peu au courant. Tous essayent de le faire changer d'avis, arguant de sa très grande aptitude à être dans le monde, de sa nature sociable. Mais rien n'y fait : « Celui qui n'entre pas / N'a pas sa pleine part aux choses de ce monde », leur déclare-t-il…

À ceux qui plaident pour qu'il renonce à son choix, qui lui font entrevoir la riche vie intellectuelle qu'il pourrait mener, il répond que cette vie, sans l'abandon total à Dieu, n'est que frustration et désenchantement, « sans goût de l'aventure, sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

improvisés de la vie clandestine, vie silencieuse, vie cachée. Peu d'exercice physique, peut-être la plus éprouvante contrainte pour Karol, de nature sportive et aimant dépenser ce surcroît d'énergie que la pratique mystique oblige pourtant à concentrer à l'intérieur de soi. Le sacrifice de centaines de prêtres polonais dans les camps de Dachau ou d'Auschwitz renforce sa détermination farouche. « Mon sacerdoce, dit-il, dès son origine, s'est situé par rapport au grand sacrifice de nombreux hommes et nombreuses femmes de ma génération. » Aussi la dimension sacrificielle du prêtre dès le séminaire devient-elle un des motifs les plus obsédants de sa propre pastorale. Être prêtre, c'est accepter d'être sacrifié sur le « grand autel » du « theatrum mundi », acquérir les forces nécessaires pour être en état d'imiter le modèle majeur du Christ. Quand, en 1981, Jean-Paul II s'affaissera dans sa *papamobile*, sous les coups d'Ali Agça, il interprétera en quelque sorte la grande scénographie du Christ, Prêtre et Victime, dont il avait l'habitude, au séminaire, de réciter tous les vendredis, les litanies.

L'existence se poursuit donc au rythme de la progression alliée. Mgr Sapieha se tient très informé de la situation et ne manque pas de mettre au courant ses séminaristes. Tous essaient, raconte Malinski, de « respecter un certain ordre et ne de pas se déranger mutuellement ». Pour échapper à l'angoisse, Karol excelle en deux activités : la lecture et l'adoration du saint sacrement.

L'hiver 1944 est rigoureux et lugubre. La Pologne n'est qu'un champ de ruines, lieu d'une bataille féroce entre les deux armées, russe et allemande. Les villages sont dévastés et les campagnes ruinées. Karol médite sur cette terre tant aimée, livrée au pillage international : « Tu paies ta liberté, écrit-il, en courtes strophes, de toute ta personne. Nomme donc liberté : qu'en payant ton prix toujours à nouveau, tu peux toujours être en

possession de toi-même. Par un tel paiement, nous entrons dans l'histoire, nous pouvons aborder aux siècles. » Il craint pour sa « petite Rome », Cracovie, aux si nombreux clochers et dômes, que les Allemands peuvent détruire en une seule soirée s'il leur prenait fantaisie de le faire.

La nuit de Noël, dans la chapelle privée de Mgr Sapieha, les séminaristes sont regroupés autour de l'autel et de leur père spirituel. Plus que jamais, ils forment une petite famille qui fait don d'elle-même à Dieu. Le pilonnage de la DCA ne cesse d'étouffer les paroles du sacrifice mais Karol vit cette nuit dans un total abandon à l'événement, soumis à son rayonnement. Comme Marie sur qui il écrira un long poème, il peut dire : « L'immense fatigue a trouvé sa lumière et son sens. »

Plus que jamais, en effet, Karol Wojtyla a la certitude de sa vocation. Les épreuves et la souffrance de ses concitoyens accroissent sa foi que rien ne peut plus désormais entraver.

Devant l'avancée irrésistible des Soviétiques, les Allemands se décident à abandonner Cracovie. Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1945, des bombes explosent dans tous les quartiers, les Allemands ont quitté la ville en minant les édifices, les lieux stratégiques comme la gare et le pont de Debniki. Un fracas épouvantable tient éveillé tout ce qui reste d'habitants, terrifiés et tétanisés. Les vitres de l'archevêché cèdent sous les déflagrations. Les séminaristes sont descendus dans les caves accompagnés des religieuses qui sont au service de l'archevêché. Le cardinal Sapieha est resté, lui, dans sa chapelle privée, à prier. Tous ici craignent pour la cathédrale et le château du Wawel ; les Allemands quittent Cracovie en emportant des œuvres d'art par camions entiers, la « Rome de l'Est », comme on l'appelle ici, risque d'être anéantie sous les bombes. Tard dans la nuit, Mgr Sapieha est revenu à son bureau, il feint de ne rien entendre, poursuivant son travail, écrivant, méditant. Il est

la lumière tenue en éveil, la chandelle allumée des paraboles.

Au petit matin, les Russes entrent dans la ville. Ils frappent tôt à la porte du palais épiscopal, demandant qui habite ici. « Le métropolite », déclare le chauffeur de l'archevêque. Ils veulent entrer puis descendent dans les caves, y sont accueillis en libérateurs. La liesse est immense, et les jeunes séminaristes lancent des *alléluias*. Ils sortent enfin dans la rue. Karol Wojtyla se rend avec Malinski dans la maison religieuse attenante au château, sachant que les Allemands l'ont désertée. Elle est entièrement pillée, détruite, saccagée, et ils s'emploient tous deux à nettoyer les lieux, à recouvrir de bâches les toitures détruites. Revenus au palais, les Russes leur demandent de la vodka. Par chance, le chauffeur en a une bouteille. Les soldats se la passent, buvant chacun leur tour une gorgée. Un soldat frappe à la porte principale. Karol lui ouvre, et le jeune homme lui déclare qu'il veut entrer au séminaire, devenir prêtre. Karol, qui voit là un nouveau signe de la Providence, parle longuement avec lui, fait déjà ce lent travail d'écoute et de confession qu'il préconisera toujours dans sa vie pastorale. Le prêtre qu'il n'est pas encore est cependant attentif à ce patient et obscur dialogue, selon lui, la tâche la plus importante de la vocation religieuse : c'est par là que Dieu entre, écrira-t-il dans ses *Méditations sur la paternité*, et que « lentement II commence à [me] faire croître du dedans ».

C'est là la première expérience de prêtre de Karol, celle qu'il aura l'habitude de vivre plus tard dans un milieu hostile et athée : « La marque de Dieu dans l'esprit humain », confronté à des « conditions de négation systématique. »

Pour l'heure, Karol ne se doute pas encore des marchandages de Yalta, il croit que la guerre va bientôt finir et que la Pologne va retrouver sa liberté. Il se promène, après ces six mois passés dans la clandestinité, dans Cracovie dont toutes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

exceptionnellement appelés à Dieu. La messe à laquelle il assiste et que célèbre Padre Pio le laisse dans une très grande contemplation. Comme dans la passion du Christ qu'elle veut rappeler, l'eucharistie du capucin, les mains gantées de mitaines pour dissimuler ses stigmates, révèle sa souffrance et son abandon à Dieu et Karol est sensible à ce dolorisme dont la piété polonaise est empreinte. Il ressent comme les siens les dons particuliers de Padre Pio : direction spirituelle des fidèles, réconciliation sacramentelle des pénitents et célébration de l'eucharistie. La prière que pratique le capucin est l'ordinaire de sa vie, « dans les livres nous cherchons Dieu, dans la prière, nous le trouvons », a-t-il coutume de dire. « La prière est la clé qui ouvre le cœur de Dieu. » Déjà, à cette époque, son confessionnal est assiégé, Padre Pio en fait son lieu d'élection, reçoit des dizaines de personnes par jour, les écoutant avec compassion et sans fatigue, et Karol se livre à lui avec simplicité. À l'issue de sa confession, il reconnaît en Padre Pio « un confesseur très simple, clair et concis ». On ne saura jamais mais Jean-Paul II ne le démentira pas cependant, ne voulant s'attarder ni sur la prophétie du confesseur ni sur la révélation d'une confession, si Padre Pio lui a fait vraiment l'aveu de son élection future au siège de Pierre et de son attentat. La légende veut toutefois que ce soit là, dans la pauvreté de son confessionnal napolitain, que Karol Wojtyla eut pour la première fois l'intuition, que Dieu, comme dans le *Magnificat*, voulait faire de grandes choses pour lui…

Mais le pape s'en souvient encore aujourd'hui et la béatification de Padre Pio, en 1999, suivie de sa canonisation, le 16 juin 2002, ne sont pas étrangères à cette lointaine et décisive visite qu'il rendit au capucin stigmatisé.

Il visite encore le sanctuaire bénédictin de Subiaco, situé dans les montagnes et où sont honorées la mémoire de Grégoire

le Grand et celle de saint Benoît de Nursia. De même, la réputation du saint curé d'Ars lui parvient et c'est au retour d'un voyage en Europe, en Belgique et en France (il découvre le métro parisien et il prétend que même là, la prière est possible !), qu'il rend visite à la petite cure de Jean-Marie Vianney. Là encore, c'est près du plus célèbre confesseur de France que Karol Wojtyla se rend, et qu'il va chercher, en visitant son lieu et en se coulant dans ses pas, ce qu'il croit essentiel à la tâche d'un prêtre, l'écoute de ses ouailles, et cette aptitude à tout entendre, à tout recevoir et à pardonner.

En Belgique, il est chargé de s'occuper des mineurs polonais près de Charleroi. Il passe auprès d'eux et de leur famille des semaines à prier, à confesser, à pratiquer cette pastorale de base dont il sait qu'elle est nécessaire après les dégâts que la guerre a occasionnés dans les esprits. Sa conviction se forge qu'un apostolat ne peut être efficace que par sa proximité et son écoute, et que les prêtres, désormais, doivent aller au-devant des hommes. La déchristianisation, les avancées du communisme en Europe de l'Est l'assurent de cette nouvelle « évangélisation » dont il se fera le champion, en tant que pape, lors de ses voyages autour du monde et au cours desquels il ira à la rencontre de tous les chrétiens, mineurs et marins, étudiants et politiques, mères de familles et malades, prisonniers et laïcs engagés. Peu à peu, car le jeune prêtre étudiant assimile et apprend très vite, se précisent une théologie de la communion, de la fusion avec les chrétiens du monde, et une certitude, puissante et indestructible, celle que le prêtre a une vocation sociale et mystique, et que c'est par ces deux visages qu'il doit se donner aux hommes.

Sa connaissance des milieux ouvriers due à son expérience de la guerre à l'usine Solvay lui a ainsi permis d'avoir le ton « juste » auprès des mineurs belges et d'être ressenti comme un des leurs. C'est à cette époque que Karol Wojtyla s'engage

littéralement : articles pour la revue polonaise *Tygodnyk Powszechny*, poèmes écrits à la hâte, sur le revers d'un journal, d'un livre, gribouillés et puis repris dans sa chambre, et élaboration d'une pastorale d'unité avec les laïcs, sûr que l'avenir et le salut de l'Église passeront par cette ouverture à tous les chrétiens.

Néanmoins, l'enseignement dispensé à l'Angelicum, sans tourner le dos aux théologies plus audacieuses de l'après-guerre, reste des plus classiques et des plus traditionnels. Guidé par l'une des figures les plus emblématiques, le père Garrigou-Lagrange, le collège enseigne une théologie tirée de la philosophie de saint Thomas d'Aquin qui puisse être viable dans le monde moderne. Cette synthèse dite « néo-scolastique » tente de se poser en face des spéculations les plus avant-gardistes et d'offrir ainsi à ses prêtres étudiants un socle de connaissances suffisamment sérieux et indiscutable pour pouvoir affronter la modernité. Le père Garrigou-Lagrange est le maître incontesté du collège, il est aussi parmi les plus aimés et les plus appréciés de l'Angelicum et ses séminaires sont très attendus. Soucieux de conserver à l'Église sa philosophie dogmatique et son enseignement thomiste, il est encore très attiré par la mystique de Jean de la Croix à laquelle il voudrait que le monde chrétien moderne de l'après-guerre soit sensible. Karol Wojtyla éprouve une grande attirance pour son professeur et en fait même son confesseur et son directeur de thèse. Celle-ci consacrée justement au mystique espagnol permet à Karol d'affirmer que la foi procède d'abord d'une rencontre personnelle avec Dieu, point d'orgue de la philosophie sanjuaniste. L'homme vit en Dieu sans pour autant qu'il perde son identité d'homme tout comme Dieu, acceptant cette fusion, garde cependant son exacte identité. La prière et la contemplation sont les outils imparables

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bibliographie succincte :

Accatoli L., *Quand le pape demande pardon*, Paris, Albin Michel, 1997

Bernstein C. et Politi M., *Sa Sainteté*, Paris Plon, 1996

Benjamin M.J., *L'Octobre romain, Jean-Paul II*, Paris, France-Empire, 1979

Blazynski G., *Jean-Paul II, un homme de Cracovie*, Paris, Stock, 1979

Buttigliono R., *La Pensée de Karol Wojtyla*, Paris, Fayard, 1984

Chabanis Ch., *Jean-Paul II*, Paris, Le Sarment/Fayard, 1984

Chelini J., *Jean-Paul II, le pèlerin de la liberté*, Paris, J. Goujon, 1980

Colonna-Cesari C., *Urbi et Orbi, enquête sur la géopolitique vaticane*, Paris, La Découverte, 1992

Decaux A., *Le Pape pèlerin*, Paris, Perrin, 1986 Frossard J., *Le Monde de Jean-Paul II*, Paris, Fayard, 1981 Lamet P.M., *Jean-Paul II, le pape aux deux visages*, Villeurbanne, Golias, 1998

Lecomte B., *La Vérité l'emportera toujours sur le mensonge*, Paris, Lattès, 1992

Malinski M., *Mon ami Karol Wojtyla*, Paris, Le Centurion, 1990

O'Brien D., *Dans le secret du Vatican*, Paris, Fides, 1999

Offredo J., *Jean-Paul II, l'aventurier de Dieu*, Paris, Carrère, 1996

Cardinal Poupard, *Ce pape est un don de Dieu*, Paris, Plon/Mame, 2001

Svidercoschi G.F., *L'Ami juif du pape*, Paris, Marne, 1995

Tincq H., *L'Étoile et la Croix, Jean-Paul Il* - Israël, Paris, Lattès, 1993

Tincq H., *Défis au pape du III^e millénaire*, Paris, Lattès, 1997

Vircondelet A., *Jean-Paul II*, Paris, Julliard, 1994

Vircondelet A., *Jean-Paul II, naissance d'un destin*, Paris, Autrement, 1998

Vircondelet A., *Jean-Paul II*, in *Dictionnaire de l'Histoire du christianisme* (préface de Jean Delumeau), Paris, Encyclopædia Universalis/Albin Michel, 2000

Weigel G., *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, Paris, Lattès, 1999

Chroniques de l'Histoire, *Jean-Paul II*, Paris, éditions Chronique (mise à jour annuelle)

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE Les tendres années

DEUXIÈME PARTIE Les années de guerre

TROISIÈME PARTIE Vers la prêtrise

Bibliographie

Bibliographie succincte :

Achevé d’imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d’imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXX 2015

Imprimé en France